



André Durand présente

“Les ponts”

Poème de RIMBAUD

« Des ciels gris de cristal. Un bizarre dessin de ponts, ceux-ci droits, ceux-là bombés, d'autres descendant ou obliquant en angles sur les premiers, et ces figures se renouvelant dans les autres circuits éclairés du canal, mais tous tellement longs et légers que les rives, chargées de dômes, s'abaissent et s'amointrissent. Quelques-uns de ces ponts sont encore chargés de mesures. D'autres soutiennent des mâts, des signaux, de frêles parapets. Des accords mineurs se croisent et filent, des cordes montent des berges. On distingue une veste rouge, peut-être d'autres costumes et des instruments de musique. Sont-ce des airs populaires, des bouts de concerts seigneuriaux, des restants d'hymnes publics? L'eau est grise et bleue, large comme un bras de mer. - Un rayon blanc, tombant du haut du ciel, anéantit cette comédie. »

Analyse

Le texte paraît bien inspiré par une vision de Londres, la ville étant évoquée par le terme de « canal » (« Regent's canal », « Grand Junction canal », etc.), et aussi par la dimension de ces ponts « tellement longs et légers » : « Ils n'en finissent pas, les ponts », écrit Nouveau en 1874. Pour « quelques-uns de ces ponts sont encore chargés de mesures », on s'est demandé si Rimbaud ne s'est pas inspiré d'une ancienne gravure, les dernières maisons bâties sur le Pont de Londres ayant été démolies au XVIIIe siècle ; sur les gravures où on les voit représentées figurent aussi des « dômes » dont celui de la cathédrale Saint-Paul. « L'eau », « large comme un bras de mer » est évidemment la Tamise.

Le texte est un véritable tableau impressionniste qui peut être rapproché de “View of Lyons” de Turner, grand paysagiste anglais, qui donna une importance particulière au ciel et à l'eau. Dès la première phrase, on est plongé dans le monde de la peinture où l'on emploie justement ce pluriel particulier, « ciels ». Puis s'impose « un bizarre dessin », les mots « droits », « bombés », « obliquant en angles », comme les lignes horizontales (« ponts », « canal », « rives », « parapets ») ou verticales (« mâts », « cordes ») étant privilégiées ; on peut considérer qu'ils relèvent de l'art de la gravure, qu'ils se rapportent presque au dessin industriel. Avec « Des accords mineurs se croisent et filent », on a

l'impression que les ponts, « *longs et légers* », presque aériens, qui relient les berges, les « accordent », s'enchevêtrent aussi.

Mais une attention particulière est aussi donnée aux couleurs et aux nuances ; on en trouve cinq occurrences : « *gris de cristal* » (se mêlent, dans cette expression presque oxymorique, un élément terne et un élément pur et lumineux ; cela rend bien l'atmosphère qui règne souvent à Londres), « *éclairés* », « *veste rouge* » et « *autres costumes* » d'un cortège bariolé dont on ne distingue que des touches de couleur, « *eau grise et bleue* », « *rayon blanc* » de jour cru, rideau de lumière qui tombe, éclaire l'atmosphère et met fin à la vision. Le brouillard disparaît, qui par ses formes floues permettait à l'imagination de voguer librement, créait une fantasmagorie. Rimbaud tira un effet poétique de l'imprécision.

La scène est aussi, comme cela est indiqué à la fin, une « *comédie* », car le spectacle est mobile, animé de manière fugitive, le paysage évoluant, les visions se superposant au point qu'on peut se demander si le poète ne serait pas sur un bateau. Après un tiret, qui marque une rupture et isole la dernière phrase, qui en est donc une de clôture, une chute du texte, ce « *rayon blanc, tombant du haut du ciel* » peut faire penser à une intervention divine, anéantissant la féerie qui était née dans la grisaille indécise des brumes londoniennes, dérobant, non sans méchanceté, au poète (et au lecteur) ce spectacle qui faisait son ravissement. Dans cette dernière phrase, on peut voir une des apparitions de ce que Rivière appela le « thème de la brèche » qui « envahit l'image par en haut » et « attente à sa solidité » ; on ne saurait nier que les « visions » décrites par Rimbaud ont presque toujours une sorte d'instabilité ; on a l'impression que les éléments de la féerie, toujours prêts à se dissoudre, ne sont tenus ensemble que par la volonté du poète : « rêve intense et rapide », dira-t-il lui-même dans « *Veillées* ».

Dans ce spectacle, la musique a une réelle importance. Un champ lexical de la musique avait déjà été introduit avec les « *accords mineurs* » qui « *se croisent et filent* », établissant une correspondance entre le dessin et la musique, entre la vue et l'ouïe. Puis les « *cordes* » qui « *montent des berges* » suggèrent aussi les instruments à cordes. Si « *on distingue* » se rapporte d'abord à des éléments visuels, on peut se demander si les « *instruments de musique* » sont seulement vus, s'ils ne sont pas entendus, le poète jouant sur plusieurs tableaux à la fois. Enfin, sont vraiment évoquées des musiques. « *Sont-ce des airs populaires, des bouts de concerts seigneuriaux, des restants d'hymnes publics ?* » se demande Rimbaud dont on peut penser qu'il a vu une parade (titre d'un autre texte des « *Illuminations* »), une fanfare. Il est d'ailleurs souvent question dans les « *Illuminations* » de fanfares, de parades, où les sensations visuelles et auditives sont mêlées. Et Verlaine a écrit le 10 novembre 1872 : « Vu l'intronisation plus que royale du Lord-Maire : du "dor" partout, trompettes, troubades, bannières, huées et vivats... »

Le style de ce texte de prose poétique descriptive est souple, fluide, et crée un climat féérique assez proche du conte.

Le texte est représentatif des « *Illuminations* ». Le poète nous y a invités à une succession de spectacles, où le monde réel était à la fois magnifié et brouillé.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)